

**www.e-rara.ch**

## **Voyage pittoresque autour du monde**

**Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César**

**A Paris, MDCCCXXXIV [1834]**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre LVIII. Sainte-Hélène. - Ascension.

---

### **www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Cependant l'atmosphère, au rapport de ceux qui les ont habités, n'est pas insalubre. Bougainville, Freycinet et Duperrey n'eurent pas à s'en plaindre. Le sol de l'île proprement dit est une argile rouge, ocreuse, feuilletée, supportant deux espèces de tourbe. La terre végétale n'existe réellement nulle part. Aussi ne voit-on pousser sur le sol que des prairies qui semblent avoir été tondues au ciseau, sans qu'un végétal s'élève au-dessus du végétal voisin. Comme pour se dérober aux atteintes de la tempête, les fleurs se cachent et se dérobent sous les feuilles. A part le grand graminé ou fétuque en éventail, qui couvre l'île aux Pingouins, le reste ne consiste qu'en un lacis d'herbes inextricable et serré, à petits rameaux, à feuilles plus petites encore. Les terres incultes semblent être la propriété des animaux, dont les espèces s'y sont accrues en paix pendant des siècles. Les plages schisteuses des Malouines fourmillent d'oiseaux qui y digèrent dans la plus parfaite immobilité. Des tribus de palmipèdes nagent en tous sens sur la surface des baies; des huîtres tournent autour des mollusques pour épier le moment où ils entrent leurs coquilles; ailleurs des mouettes promènent dans l'air leurs nuées mouvantes. Tout est animé, tout indique la présence ou le passage d'une création entière d'oiseaux dont la fiente tapisse par couches les parois des rochers. Les quadrupèdes des Malouines sont tous d'importation récente; on y voit les bœufs, les chevaux, les cochons, les lapins, qu'y naturalisèrent les Espagnols. Les seuls mammifères indigènes sont les phoques et surtout le loup antarctique, carnassier destructeur, sans cesse à l'affût de sa proie. Des poissons d'une grande taille et d'une excellente qualité abondent aux Malouines. En revanche, on y trouve peu d'insectes, tandis que les coquillages y foisonnent. Jusqu'à ce jour, nulle bête venimeuse ne s'est offerte aux regards de l'explorateur.

### CHAPITRE LVIII.

SAINTE-HÉLÈNE. — ASCENSION.

*L'Océanic* pourtant n'avait fait que raser ces côtes : les vents ayant adonné jusqu'au S. S. E. et au S., il gagnait rapidement vers l'O. le cap tourné vers l'île Sainte-Hélène, où Pendleton devait relâcher à cause de moi. Cet acte de complaisance était le résultat d'un entretien que nous avions eu à la hauteur du cap Horn, quand, fatigué de cette navigation interminable, je me plaignais de n'entrevoir encore que dans le lointain mon arrivée sur le sol de la patrie. « Qu'à

cela ne tienne, me dit le brave marin; je vous éviterai de faire échelle à New-York. *L'Océanic* poussera une pointe jusqu'à Sainte-Hélène; c'est l'affaire de huit jours de retard; et là, si vous ne trouvez pas un français de relâche, vous aurez au moins un navire anglais pour vous débarquer dans un port de la Manche. Ainsi, ajouta-t-il, mon cher passager, vous reverrez votre patrie plus tôt que vous ne l'espérez. » Je ne sus pas répondre à l'excellent homme autrement qu'en lui serrant la main.

J'allais donc revoir la France, et avant elle Sainte-Hélène, île aux grands souvenirs. Ce fut le 20 février que nous aperçûmes cette terre si obscure autrefois et devenue si célèbre dans ce siècle. On la découvrit à dix lieues de distance, et, à mesure que le navire s'en approchait, on pouvait distinguer la forme âpre et rude de sa charpente. On eût dit un château sombre et noir, sortant de l'eau comme d'un lit, droit, à pic, nu, dépourvu même de ces blanches grèves qui rompent d'ordinaire l'uniforme aspect des côtes. Quand on accoste surtout la partie orientale de l'île, c'est un mur de rochers qui se présente, c'est une falaise de deux mille pieds de haut, dentelée, affectant des formes gigantesques et bizarres, laissant pendre sur la mer des blocs énormes, qui se dessinent en relief comme autant d'excroissances de la montagne. Toute cette roche anfractueuse recèle dans ses hauteurs des milliers d'oiseaux, tandis que sa base plonge dans les vagues de la mer, qui y pénètrent avec furie, et en ressortent blanches et floconneuses, comme sur une longue ligne de récifs. Cet ensemble est triste, désolant : il serre le cœur. On se prend à douter que l'homme ait cherché à s'approprier une terre sur laquelle les éléments sont encore en lutte et que l'Océan semble battre comme s'il voulait la déraciner un jour; une terre éloignée de tout continent, seule sur cette étendue d'eau, morne, sauvage, sans verdure. On ne comprend cette colonisation que lorsqu'on se trouve à une petite distance. Des redoutes armées sur le sommet de chaque mont, des forteresses bâties à mains d'hommes sur cette grande forteresse de la nature, indiquent qu'on n'a entendu faire de Sainte-Hélène qu'une station militaire, qu'une échelle navale sur l'Atlantique, qu'un point intermédiaire entre la Grande-Bretagne et le Cap; un autre Gibraltar, aussi fort, aussi inexpugnable que celui qui commande les bouches de la Méditerranée.

Vers l'après-midi, nous étions à trois milles environ de la pointe du Pain-de-Sucre, et a

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.



*1. Sandy Bay, à l'Est de l'Isle de l'Amirauté.*



*2. Vue aux Sources de l'Amirauté.*

*de l'Amirauté.*

ROYAL

quatre heures nous jetions l'ancre dans la rade de James-Town qu'encaissent de hautes collines (Pl. LXVIII — 1). En face de nous, au fond de la gorge, pointaient les maisons de la ville, tandis qu'au fond et sur le revers des précipices serpentait la route qui conduit à Long-Wood.

Sainte-Hélène fut découverte le 21 mai 1502 par João de Nova-Castella, navigateur portugais. Son premier habitant fut, dit-on, un déserteur portugais, nommé Fernando Lopez, qui fut abandonné sur l'île par Albuquerque, en 1513, avec un petit nombre de noirs. Les Portugais l'ayant délaissée en 1645, les Hollandais s'y établirent jusqu'en 1651, époque où la Compagnie anglaise la trouva de nouveau déserte et l'occupa. Depuis lors, elle resta aux Anglais, excepté pourtant dans l'année 1672 où les Hollandais la conquièrent de nouveau, pour ne la garder que jusqu'en 1673. Dès-lors, Sainte-Hélène devint une relâche presque obligée pour les navires de la Compagnie revenant des Indes ou de la Chine. C'est une terre arrosée de nombreux ruisseaux, longue de dix milles et demi, large de sept, avec une circonférence de trente milles. La surface entière est de trente mille trois cents acres, dont dix-huit mille en culture, appartenant en partie à des particuliers, en partie à la Compagnie des Indes. La hauteur moyenne de ses montagnes est de 1,400 pieds. Le plus haut pic, celui de *Diane*, a 2,700 pieds.

Ce qui saisit le plus vivement le regard quand on motille dans la rade de James-Town, ce sont ces immenses et magnifiques lits de rochers qui forment la base de toute l'île. Ils sont coupés, çà et là, de gouffres profonds et d'abîmes qui effraient le regard. Sur ces rochers, on dirait que l'ordre naturel a été interverti. Ce sont les sommets qui portent des arbres, tandis que les vallées sont arides et nues. Cette anomalie provient sans doute de ce que les sommets, toujours baignés de nuages qui s'y condensent, offrent un aliment à la végétation, tandis que les vallons, privés d'eau et calcinés par le soleil, ne peuvent nourrir long-temps les arbres et les plantes.

La petite ville de James-Town est construite sur le bord de la mer, au fond d'un étroit ravin. Un débarcadère assez commode conduit devant le magasin de la Compagnie des Indes, après quoi on entre dans la ville par une porte à arceau. Là, sur une place assez grande, se trouve à gauche la maison du gouvernement, autrement dite le château, et, en face, l'église, d'une assez pauvre structure. La principale rue, qui commence près de la porte, consiste en une quarantaine de maisons de négocians, d'une

élégance et d'une propreté remarquables. Elles sont en bois et peintes au vernis, et on les a toutes apportées du Cap ou d'Angleterre, ce qui fait qu'elles ressemblent à un décor de théâtre. La rue est divisée en deux parties, l'une du côté de l'E. conduisant dans l'intérieur, l'autre se dirigeant vers le ravin. Dans cette rue sont les casernes, le nouveau jardin et l'hôpital. La ville qui contient deux cents maisons, est flanquée de batteries qui lui donnent l'aspect redoutable d'une place de guerre. Les maisons sont disposées en grande partie dans le fond du ravin, dont les parois sèches et d'une couleur de fer fondu semblent les menacer de leur chute.

L'aspect général de Sainte-Hélène n'est ni beau ni séduisant. Le peu de champs qui verdoient sont écrasés par la masse des rochers nus et arides. L'île ne se compose que d'une paroisse et de deux églises; sa seule ville est James-Town. Elle s'étend dans le ravin à un mille et demi environ de distance, entre deux collines nommées, l'une *Ladder Hill*, l'autre *Keeper's Hill*. Dans beaucoup d'endroits, le rocher surplombe les édifices, et souvent les pierres qui s'en détachent enfoncent les toitures. A l'extrémité du ravin qui forme une sorte d'impasse, est une chute d'eau d'environ cent pieds d'élévation, que l'on nomme *Chute de Briars* (Pl. LXVIII—4). Cette eau descend à James-Town et y devient fort utile pour l'approvisionnement des navires.

Après avoir visité la ville à la hâte, j'en vins à la demande obligée d'un étranger, d'un Français surtout: « Quelle distance y a-t-il d'ici au tombeau de Napoléon? » On sait ce que cela veut dire: à l'instant même voitures et chevaux sont à vos ordres. C'est un court voyage qui, en dehors de son but essentiel, offre l'occasion de voir les tableaux les plus pittoresques de la contrée. Les chemins scabreux et étroits qui y conduisent sont pratiqués sur le côté gauche du ravin. Ce sont de vrais chefs-d'œuvre de patience et d'adresse. Creusés dans les scories, ils ont, du côté du précipice, un petit mur à hauteur d'appui, propre à empêcher toute espèce d'accident. De cette rampe qui décrit sur les hauteurs de blanches sinuosités, l'œil plonge perpendiculairement sur la ville, découvrant au loin, par une échappée entre les deux montagnes, la rade de James-Town couverte de navires, et plus loin l'Océan immense, tempétueux et solitaire (Pl. LXVIII — 2).

C'est du sommet des premières montagnes que l'on peut aussi apercevoir la partie féconde et cultivée de l'île. Là se trouve Briars, la première

demeure de Napoléon, véritable Eden si on le compare à Long-Wood ; Briars, maison de plaisance, assise à mi-côte, dominant James-Valley, et la ville, et le mouillage, et les vaisseaux à l'ancre ; Briars, dominé lui-même par le Mont-Diane, le plus haut piton de l'île. Avec ses pelouses fraîches et ses parcs charmans, Briars aurait sans doute gardé plus long-temps son hôte que le brumeux Long-Wood, cette Thébàide de Sainte-Hélène. Mais les destins l'avaient dit : le Prométhée de la gloire devait mourir, sur un rocher, d'une maladie de foie ; il devait mourir chargé de chaînes, avec Hudson-Lowe à ses côtés !

De Briars, je poussai sur-le-champ jusqu'à Long-Wood. Avant d'y arriver, des brumes humides et froides m'avaient enveloppé. C'était une autre nature, une autre atmosphère. On ne voyait autour de soi que par éclaircies. Le vent et les brouillards de l'île semblaient s'être donné rendez-vous sur ces plateaux ingrats et escarpés, entrecoupés d'abîmes profonds et de foudrières effrayantes. Aux environs tout était nu et stérile ; à dix-huit cents pieds au-dessus de la mer, la végétation prenait un caractère demi-alpêtre : les grands conifères au feuillage mélancolique et lugubre diminuaient seuls l'âpre nudité de ces lieux. Tout était triste, funèbre comme les souvenirs impérissables de ce séjour. Celui qui l'avait habité n'avait donc eu, à ses dernières heures, que la perspective de ces roches calcinées ! Dix ans auparavant il aurait pu choisir, dans toute l'Europe, pour son lieu de retraite, la plus belle verdure, les plus magnifiques eaux, l'air le plus salubre, les domaines les plus étendus ; et il était mort là, enterré déjà de son vivant, sans eau, sans soleil, sans horizon !

Au moment où je visitai Long-Wood, la demeure de Napoléon était dans un état de délabrement impossible à décrire. Les salons étaient devenus un blutoir où se vannait le grain ; la chambre de l'Empereur était une étable ; une crèche occupait le coin où se trouvait son lit, le coin où il est mort. Il eût mieux valu incendier ces débris de peu de valeur que de les profaner par cet usage. Il en eût coûté bien peu pour le faire, et les Anglais se seraient honorés en cela ! D'intact ou à peu près, il ne restait que les barrières dont la défiance britannique avait entouré cette demeure.

Non loin de cette maison, la seule qu'ait habitée le proscrit, s'élevait un bâtiment plus propre, plus convenable, destiné à Napoléon, mais non terminé encore lorsqu'il mourut. Cet édifice était commode comme logement, con-

struit avec élégance, entouré de galeries couvertes, de jardins tracés avec goût ; on l'avait fait venir pièce à pièce du Cap, pour le meubler avec une sorte de recherche. On y voyait une bibliothèque, un billard, une salle de bains, luxe tardif dont la victime n'eut pas le temps de jouir.

Pendant toute cette reconnaissance, mon guide seul avait parlé. Je ne l'écoutais pas ; il est des choses que l'on devine. Il continuait en toute conscience ses explications de *cicerone*, quand je l'interrompis : « Au tombeau ! » lui dis-je. Il m'y conduisit par les sentiers étroits et sinueux des Talwèges, qui dominent la vallée du Sinn. Ce chemin est tout parsemé de roches noircies et de ravines profondes. Il aboutit à un entonnoir dont les bords sont taillés en précipice : cet entonnoir est le *val de Sinn*, où dort Napoléon, couché sur une petite pelouse verte, à la moins concave de ses extrémités. Le val de Sinn, dans lequel j'entrais alors, offre les incidens les plus variés et les plus fantastiques. Une vallée laissée à nu à la suite d'un cataclisme n'aurait pas un aspect plus tourmenté et plus bizarre. A côté de noires scories s'étend un tapis vert, sur lequel roule une eau de cristal ; ici se dressent des pins au feuillage sombre, puis des géraniums ouvrant, à l'abri des brises maritimes, leurs brillantes corolles de feu ; plus loin encore des châtaigniers et des pins d'Europe, pendus aux roches du ravin, tandis que de sa base même, et cachée sous des fougères, jaillit une source qui se perd en arrosant le gazon.

Au fond de ce terrain creux, sur une petite pelouse que baigne un filet d'eau, reposent les restes de Napoléon. Quelques saules vieillissés et dépouillés pleurent sur cette tombe. Une enceinte ovalaire en bois entouré la petite prairie qu'égaient des géraniums en fleurs. Une guérite aux abords de l'enceinte funéraire, et une petite habitation sur la hauteur, ont été ménagées pour l'invalidé anglais qui garde la vallée mystérieuse. La tombe est des plus simples. De larges pierres de taille, empruntées, dit-on, aux cuisines de Long-Wood, recouvrent la fosse à ras-terre ; elles sont entourées d'une balustrade (Pl. LXVIII — 3). Sur ces pierres, pas de nom, pas d'armoiries, pas de signes emblématiques. On a paru tacitement admettre que, pour de telles cendres, ce n'était là qu'un asile provisoire. En revanche, pour prévenir un rapt, on a pris quelques précautions : le double cerceuil est scellé à la voûte en briques par des tenons de fer.

Ce lieu était celui que Napoléon avait désigné pour sa sépulture, dans le cas où son corps ne serait point rendu à la France; c'était le lieu favori de ses promenades, quand il pouvait monter à cheval et s'éloigner un peu de l'enceinte où la garde anglaise l'étouffait par la preuve vivante de sa captivité. Il venait souvent s'étendre sur cette molle pelouse, y causer avec madame Bertrand, jouer avec ses enfans, boire à ce ruisseau dont il aimait l'onde transparente! C'était son Elysée, le lit de repos qu'il avait choisi, la terre qu'il avait jugée la plus légère pour ses cendres, sur cette charpente de Sainte-Hélène toute de fer et de plomb! Qu'avait-il pu penser et dire à cette place, cet homme qui avait tant vu, qui avait tant su, et qui avait pu davantage encore! Que de choses, qu'il n'a point dites à ses compagnons d'exil, qu'il ne confia point à Las Cases, qu'il ne s'avoua peut-être qu'à demi, en se confessant lui-même sur ce lieu de recueillement et d'expiation!

Devant le tombeau d'un génie aussi vaste, il est impossible que les idées du voyageur, tristes et religieuses, ne s'agrandissent pas. Sans le jour qui baissait, sans mon guide qui avait fini sa monotone antienne, je me serais oublié dans ce vallon. On me rappela; je me réveillai, je détachai une branche de ces saules qui seront un jour complètement dépouillés par les pèlerins qui viennent y chercher un rameau funéraire. Il était nuit quand j'arrivai à James-Town.

Le lendemain, j'eus le spectacle d'une course de chevaux aux environs de la ville. Les Anglais, qui importent partout leurs coutumes nationales, ont dans toutes leurs colonies un Epsom ou un New-Market. Dans une île toute de roc, les emplacements convenables à de tels plaisirs sont fort rares. Aussi, dans l'impossibilité d'obtenir une arène circulaire, ont-ils tracé un hippodrome tout en longueur. L'endroit se nomme *Dead-Wood* (bois mort); il se prolonge sur la crête des sommets qui entourent James-Town. C'est là que nous nous rendimes. Toute l'île assistait à cette fête qui devait durer plusieurs jours. Pour apercevoir les chevaux, dont le point de départ était à deux milles, il fallait avoir recours aux longue-vues. Ces chevaux étaient fort beaux, pour la plupart. Plusieurs firent même preuve d'une agilité qui les eût rendus dignes de concourir dans les courses les plus célèbres. La journée, qu'éclaira un magnifique soleil, se termina par un banquet de quatre-vingts couverts, auquel prirent part les plus élégans cavaliers et les plus folies semmes de l'île. Le soir même, après avoir

visité la charmante maison de M. Seel, qui possède un musée fort intéressant, j'appris de mon hôte, M. Salomon, qu'un navire bordelais venait de mouiller sur la rade. C'était le trois mâts *le Mercure*, capitaine Persac, qui à son retour de l'Inde, et après avoir manqué la relâche du Cap, s'arrêtait un jour ou deux à Sainte-Hélène pour y faire de l'eau. Sur le désir que je témoignai de traiter avec lui pour mon passage, le capitaine Persac vint à l'hôtel. Bon et jovial garçon, jeune encore, accentuant ses phrases avec toute la verve de la mélopée méridionale, le capitaine Persac me convint d'autant plus vite, que j'avais moins à choisir. Nos petits accords furent bientôt conclus. « Surtout, soyez prêt pour demain au point du jour, me dit mon nouveau patron en me quittant. Le canot sera sous le débarcadère à six heures. »

J'allais donc de nouveau me séparer de mon *Oceanic*, deux fois ma maison; mon *Océanie*, ma seule patrie pendant dix-huit mois! Et ce digne Pendleton, si parfait, si bienveillant, si noble dans ses procédés, qu'allais-je lui dire? On ne sait vraiment à quel point on aime les choses et les hommes que lorsqu'on les quitte.

Certes le désir de revoir la France, et des parens chers, et des amis plus chers peut-être, était bien vif, bien ardent chez moi. Je touchais à ces jouissances; j'allais les saisir. Eh bien! cette pensée ne suffisait pas pour effacer l'amertume d'une séparation. J'allai à bord de l'*Oceanic* le cœur gonflé, l'âme navrée. De loin, je me plaisais à regarder le gracieux navire, si fièle et si vigoureux, si coquet dans le port, et si rude contre les lames de la mer du Sud: ce navire qui avait souffert pour moi, qui s'était lassé à me transporter de si loin, qui avait fatigué son bois, usé ses ferrures, énérvé ses agrès, pour me rendre sain et sauf à ma famille, à mon pays, à tout ce que j'aimais. Quand je montai sur le pont, Pendleton me devina. « Eh bien! me dit-il, vous avez trouvé votre affaire. Le bordelais est bien: je l'ai visité; la coque est saine, la mâture bien placée: vous pouvez vous embarquer sans péril. » L'excellent homme! il n'aurait pas eu des soins plus inquiets pour son enfant. Nous dînâmes ensemble; et il fut bien entendu entre nous que la première lettre que nous écrivions, lui à New-York, moi à Bordeaux, serait pour échanger de nos nouvelles. Au moment de m'embrasser, il me dit: « Quelque jour peut-être viendrez-vous visiter l'Union. On ne sait à quoi la destinée nous voue. Eh bien! voyageur ou proscrit, heureux ou malheureux, venez chez Pendleton; vous êtes de la famille. Ma femme

et mes en ans vous connaîtront avant que vous vous nommiez. » Comment répondre à cela, si ce n'est avec des larmes ? Je partis oppressé. Le jour suivant, quand je m'embarquai pour gagner ma nouvelle maison flottante, je ne vis plus l'*Oceanic*. Il avait disparu dans la nuit. C'était encore une attention du capitaine. Les adieux de la veille suffisaient.

En passant devant l'Ascension, le *Mercur* avait à y déposer deux employés du gouvernement anglais que des affaires urgentes appelaient sur cette île. Nous arrivâmes le 8 mars dans cette rade, d'où l'on pouvait découvrir le mouvement général du terrain. C'était une terre moins âpre au regard que Sainte-Hélène, plus basse, mêlée de plaines et de hauts pitons, présentant partout un sol volcanique semé de scories. De cette distance, ce qu'on saisissait le mieux, c'était l'éminence littorale, au haut de laquelle flottait le pavillon britannique, puis plus loin le petit établissement anglais dont les maisons blanches se détachaient sur les teintes plus sombres de la montagne (Pl. LXIX — 1).

Déserte il y a quelques années, cette île a aujourd'hui une population qui semble devoir s'accroître et prospérer. Le capitaine Persac m'ayant offert une partie à terre, j'acceptai de grand cœur. La yole nous conduisit sous une espèce de débarcadère que gardait une sentinelle. Pour les hommes, on avait pratiqué un escalier dans le roc vif ; pour les marchandises, on avait planté un poteau sur lequel on frappait un palan, quand on voulait décharger les embarcations (Pl. LXIX — 4). Au moment où nous débarquâmes, le gouverneur de l'île, M. Bate, se trouvait sur le rivage avec les deux chapelains de George-Town. Il était venu à la rencontre de ses deux amis. Bien accueillis par lui et invités à visiter l'île, nous nous dirigeâmes vers l'établissement anglais au milieu de scories qui donnaient à cette terre un aspect déchiqueté. Cet établissement se compose de la maison du gouverneur, de celles des officiers et des particuliers fixés sur l'île, enfin de grands magasins assez bien construits.

Il est impossible de ne pas être frappé, au débarquement, de la physionomie générale de ce territoire. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne découvre qu'un sol volcanique, rougeâtre, sans aucune sorte de végétation. Partout on marche sur des amas de scories qui forment, en certains endroits, des monceaux tels qu'on dirait des déblais arrangés à mains d'hommes. C'est à peu près l'aspect des champs de l'île de-

France, où l'on relève les laves pour faire des champs de cannes à sucre. Le piton le plus élevé est au centre de l'île. De là seulement on peut embrasser la géologie. De là on découvre tous ces pitons qui furent des centres d'action ignivome, quand l'île se forma dans des jours de conflagration générale. Plusieurs de ces pitons ont leurs sommets parfaitement découpés en cratères. Quant aux contours de l'île, ils sont très-dentelés. Il n'y a point de port proprement dit ; on mouille sous le vent. Les plages de sable sont exclusivement formées de débris de coquilles et de madrépores. Il en est résulté des agglomérations de ce sable qui forme une bonne pierre à bâtir. Aujourd'hui, ces madrépores n'existent plus vivans ; ils ont été recouverts par les irrptions, et il n'en est resté que quelques lisières pulvérisées par la mer et formant les plages sur lesquelles les tortues aiment à venir déposer leurs œufs.

C'est en 1815 que, pour la première fois, on songea à fonder un poste sur l'Ascension. A l'époque où l'on transporta Napoléon à Sainte-Hélène, on craignit que d'autres puissances ne vinssent s'y fixer, dans le but de délivrer l'illustre captif. Les Anglais y placèrent donc un lieutenant de vaisseau avec vingt-cinq hommes. Aujourd'hui, on y compte cent dix marins avec quatre lieutenans, un chirurgien et son aide, un agent comptable et cinquante nègres, le tout sous les ordres du capitaine. Cette petite colonie a déjà exécuté, pour le peu de temps écoulé depuis son établissement, des prodiges de patience et d'adresse. Comme dans tous les pays qu'ils occupent, les Anglais ont d'abord songé aux routes. La première et la plus essentielle conduit à la Montagne-Verte (*Green-Mountain*) et aux sources de Dampier, seul réservoir d'eau douce de la colonie, situé à un mille et demi du rivage. Toutes les maisons de l'établissement ont été construites avec des matériaux apportés du Cap. Les pierres seules ont été trouvées sur les lieux mêmes. Jadis les vivres venaient du dehors ; aujourd'hui on a dans l'île des chèvres, des volailles, des tortues, du poisson, et même des légumes provenant de l'établissement de la Montagne-Verte.

Nous fîmes le jour même une cavalcade qui nous conduisit jusqu'à ce poste, pittoresquement situé sur le flanc d'une colline, à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Grâce aux nuages qui baignent toujours cette partie de l'île, les substances volcaniques s'y sont décomposées en une terre végétale propre à toutes les cultures. Là, autour de cinq ou six maisons



3. Sommet de Green Mountain.



4. Débarcadere de l'Isle de l'Anse-au-Loup.

[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page]

[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page]

que domine le pavillon anglais (Pl. LXIX — 3), on a pratiqué un jardin entouré d'un mur de scories. Tout le terrain cultivé de l'île ne s'élève pas à plus de douze cents acres. De ce petit oasis cultivé, la physionomie de la plaine est plus frappante encore par le contraste de sa rudesse et de sa sauvagerie. Après l'action du feu, il n'est resté sur cette terre que cratères éteints ou pitons rougeâtres. Sur la Montagne-Verte, au contraire, la végétation est fraîche et active. On y a établi des cultures parfaitement entendues de légumes d'Europe et de quelques arbres à fruits, les seuls de cette terre qui n'en a point d'indigènes. Au milieu de ces champs sont des étables pour les bœufs, et plus bas encore, dans la région des nuages, une maison pour le gouverneur et ses officiers, qui viennent y reposer leurs regards fatigués de l'aspect calciné du rivage.

C'est de la Montagne-Verte que vient toute l'eau destinée à la consommation de la colonie, la grève n'ayant ni fontaines ni ruisseaux. Cette eau est celle des sources de Dampier, qui sont moins une source d'eau courante qu'un suintement à travers les rochers. Nous nous y rendîmes à cheval par un chemin qui contourne la montagne (Pl. LXIX — 2). Dampier, dit-on, découvrit cet abreuvoir en épiant un troupeau de chèvres qui allait s'y désaltérer. On se souvient que le navire de Dampier, le *Rosbuck*, ayant sombré près de l'Ascension en 1701, l'équipage se sauva sur cette île, où un navire anglais le recueillit après un séjour de trois semaines. Ces sources sont la richesse de l'île; sans elles le poste ne serait pas tenable: encore fournissent-elles de l'eau si peu abondamment, que chaque homme est toute l'année à la ration d'un gallon et demi par jour.

L'eau des sources de Dampier coule non par filets, mais goutte à goutte, dans trois ou quatre endroits, et pendant huit mois de l'année seulement. Pour la recueillir, on a un grand nombre de tonneaux défoncés par un bout et placés côte à côte, se communiquant par des conduits et se remplissant les uns par les autres. Quelquefois, on ne reçoit guère que l'humidité du lieu condensée sur une pierre, dont on recueille les gouttes qui tombent de minute en minute. L'eau qui provient de ces filtrations est légère, salubre et sans mauvais goût. Elle est bien préférable à celle de Sainte-Hélène, qui conserve le goût de la terre sur laquelle elle coule. Le gouverneur actuel, M. Bate, vient de faire construire, sur le penchant de la montagne, un vaste réservoir de pierre de taille, pour y faire arri-

ver une certaine quantité d'eau, afin d'avoir toujours dans l'île une réserve, soit pour les jours de sécheresse, soit pour la provision des navires qui se trouveraient dans un besoin pressant. Dans le moment actuel, l'île ne peut, sans s'imposer une privation énorme, fournir dix tonneaux d'eau. Celle qu'on donne aux animaux provient de la toiture de l'étable à bœufs qui, couverte d'une toile verme, reçoit l'eau qui se dégage des nuées condensées autour d'elle. On a aussi le soin de placer dans la campagne et sur des points solitaires, quelques petits abreuvoirs, afin que les poules, les pintades, les pigeons et les dindes qu'on a lâchés dans l'île, n'y meurent pas de soif.

Lors de sa découverte, l'Ascension n'était pour les navigateurs qu'un rocher aride, de trente milles environ de circonférence, connu seulement par la quantité énorme de tortues que l'on recueillait sur ses plages. Aujourd'hui encore, ces tortues sont la plus grande richesse de cette terre. L'espèce qui s'y trouve est la tortue *mydas*, ou verte (*testudo viridis* des naturalistes), ainsi nommée à cause de la couleur de sa graisse. Cette tortue est un excellent manger, et tient lieu de bœuf. Les femelles seules fréquentent l'île, et seulement pour la pondaison. Elles pèsent ordinairement de cinq à six cents livres. Jamais de jeunes ou de petites tortues ne viennent sur la grève. Dans la saison propice, c'est-à-dire de décembre en juin, elles se rendent à terre dans la soirée, et de préférence par un clair de lune. Elles gravissent les greves mouvantes, se font un large trou dans le sable, y déposent leurs œufs, les recouvrent, puis retournent précipitamment vers la mer. Quand elles sont en train de pondre, on les toucherait qu'elles ne se dérangeraient pas. Elles pondent de soixante-dix à quatre-vingts œufs à la fois, et l'on dit qu'elles répètent cette ponte deux et même trois fois par saison. Les œufs ont un pouce et demi de diamètre, et sont couverts d'une coque douce et demi-calcaire. La tortue est un des amphibiens les plus accomplis: elle peut rester un temps énorme sans venir respirer au-dessus de l'eau. Elle a aussi une vie extrêmement tenace et une grande faculté d'abstinence, car elle peut rester trois ou quatre mois sans prendre la moindre nourriture. Elle semble vivre des fucacées qui flottent à fleur d'eau et de celles qui tapissent le fond de la mer.

Quoique le poids brut des tortues atteigne parfois jusqu'à neuf cents livres, leur partie mangeable ne va guère au-delà de cent à cent cinquante. On donne cette viande à la gar-

nison à raison d'une livre par homme pour un jour. La graisse sert à faire une excellente huile de cuisine, et la masse demi-cartilagineuse qui lie le dos au ventre est le principal ingrédient de la fameuse soupe à la tortue. La viande est d'une digestion facile et légère. Les navires de relâche à l'Ascension ne manquent pas de s'en approvisionner. Les tortues se paient soixante francs environ la pièce. Rarement elles peuvent arriver jusqu'en Europe : la longueur de la traversée les tue. A bord on ne doit rien leur donner à manger ; il suffit de leur jeter de temps à autre un peu d'eau de mer sur la carapace. Hors de l'eau, les tortues sont des animaux lourds et presque immobiles. On les prend sur le rivage avec la plus grande facilité. Des sentinelles sont disposées dans les angles de la baie pour épier le moment où elles sont à peu près toutes rendues à terre. Quand elles ont fait leur trou et qu'on peut croire qu'elles ont pondu tous leurs œufs, on accourt, et avec des leviers on les renverse sur le dos. Elles restent alors à la merci des capteurs qui les recueillent le lendemain, et les portent dans des viviers d'où on ne les extrait qu'au fur et à mesure des besoins de la colonie. Afin de ne pas arriver trop promptement à la destruction de l'espèce, on n'en prend que ce qu'il faut pour tenir toujours les viviers bien garnis. La capture ordinaire est de quatre à cinq cents. On est pourtant arrivé quelquefois jusqu'à quinze cents. Les tortues de l'Ascension sont si uniformément grosses, qu'on a cru pendant quelque temps que les femelles ainsi prises étaient de vieilles tortues qui ne venaient à terre que pour mourir. Les tortues des Indes-Occidentales, celles que l'on pêche sur les côtes de l'Amérique espagnole, quoique de la même espèce, n'ont pas le tiers du poids des tortues d'Amérique ; mais leur chair est bien plus fine et bien plus délicate.

Les tortues étant la principale ressource de l'Ascension, on a tout fait pour qu'elles continuassent à s'y plaire. Ainsi, on ne reçoit ni on ne rend le salut, parce que le bruit du canon leur est contraire. On va même jusqu'à empêcher de fumer sur le rivage, parce qu'on a vu que l'odeur du tabac les éloignait. Enfin ces animaux trouvent encore sur les grèves de l'île la solitude qui y régnait avant qu'elle fût habitée.

On conçoit comment, au milieu de telles circonstances, l'Ascension est un séjour sauvage et triste. Il ne fallait rien moins que la patiente persévérance des Anglais pour tenir bon sur une terre ingrate et dépourvue de ressources, élever des redoutes, bâtir des maisons, percer des rou-

tes, construire une jetée, creuser des viviers, couper des rochers et niveler des montagnes. Et aujourd'hui, après tant d'efforts, de travaux et d'ennuis, l'occupation de l'Ascension est-elle d'une utilité réelle ? Le premier qui se résigna à l'habiter fut le lieutenant Cuppage qui, en 1815, y amena vingt-cinq hommes ; ensuite vinrent successivement le major Campbell et le colonel Nicolls, le premier avec vingt-neuf hommes, le second avec deux cent vingt-deux ; enfin, le capitaine Bate s'y établit, en novembre 1828, avec deux cent vingt-quatre hommes.

L'histoire naturelle de l'Ascension n'est pas longue à étudier. A peine quelques chétives fougères tapissaient-elles les parties les plus humides des montagnes, avant que les Anglais eussent importé dans l'île quelques-uns de nos produits agricoles. Les insectes sont nombreux, importuns et malfaisants ; on y voit des moustiques, des scorpions, des mille-pieds, etc. En oiseaux, l'Ascension ne possède que la poule d'eau qui fréquente les grèves. Le poisson est abondant et bon. La température de l'île diffère beaucoup suivant les hauteurs. Dans la saison des pluies, qui est la plus fraîche, le minimum du thermomètre de Fahrenheit est, sur la plage, à 70°, et sur la montagne à 58°. Dans les autres saisons, le minimum de la chaleur est, sur la plage, de 92°, et sur la montagne de 80°. Ainsi il ne gèle jamais ; jamais non plus il ne se déclare d'ouragans. La monotonie du climat répond à la monotone nudité de la végétation.

## CHAPITRE LIX.

AÇORES. — FRANCE.

Quatre heures passées avec le capitaine Bate avaient suffi pour nous donner la meilleure opinion de cet officier. C'était un homme d'une politesse parfaite, franc et ouvert comme un marin, sans avoir rien de la rudesse ordinaire du métier. Pour se distraire de sa vie monotone, il nous accompagna jusqu'à bord, où nous le fêtâmes avec quelques bouteilles d'excellent vin ; après quoi *le Mercure* laissa tomber ses voiles et procéda à l'appareillage.

Une traversée sur l'Atlantique était un jeu pour un homme qui venait de croiser dans tous les sens, pendant plusieurs années, les terribles et périlleuses mers du Sud. Une table qui me rappelait la vie d'Europe, un équipage qui parlait ma langue, dix navires hélés sur la route, tout me donnait un avant-goût du rivage et me préparait à des impressions depuis long-temps absentes. Par les 6° de lat. N., après avoir perdu